

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1930 - 1931 - N° 88

Etude médico-historique sur François I^{er}

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTE de MEDECINE et de PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 26 Novembre 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MEDECINE

PAR

Maurice JAUZE-FRÉDOU

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Né le 21 Septembre 1906, à Toulouse



IMPRIMERIE INTERSYNDICALE
LYONNAISE

16, Rue de l'Université, 46
LYON

1930

Etude médico-historique
sur François I^{er}



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1930 - 1931 — N° 88

Etude médico-historique sur François I^{er}

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTE de MEDECINE et de PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 26 Novembre 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MEDECINE

PAR

Maurice JAUZE-FRÉDOU

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Né le 21 Septembre 1906, à Toulouse



IMPRIMERIE INTERSYNDICALE
LYONNAISE

40, Rue de l'Université, 40
LYON

1930

PERSONNEL DE LA FACULTE



Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ
Doyen	M. J. LEPINE.
Assesseur	M. ROLLET.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, LANNOIS

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC.
Cliniques chirurgicales.	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophthalmologique.	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique.....	ROLLET
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie.....	GAYET
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	FLORENCE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	BRETIN
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie interne	POLICARD
Pathologie et Thérapeutiques générales	DOYON
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	FAVRE
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	Etienne MARTIN
Pharmacie	COURMONT (P.)
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENTER
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER
Applications du radium	NOGIER
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	CHALIER (J.)	MARTIN (J.)	CHAMBON
ROCHAIX	NOEL	ROCHET (Ph.)	CIBERT
RHENTER	DUMAS	WERTHEIMER	EPARVIER
MAZEL	DUFOURT	GATE	GUILLEMINET
SANTY	DEVIC	BERNHEIM	MORENAS
CHALIER (A.)	GABRIELLE	DECHAUME	ROCHE
	MANCEAU	POLLOSSON	REBATTU Ch.

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE :

MM. GUIART, Président ; CORDIER, Assesseur
MM. GATÉ et MORENAS, Agrégés

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

AUX MIENS

Ex imo corde

A MON PRÉSIDENT DE THESE
MONSIEUR LE PROFESSEUR GUIART

*Professeur de Parasitologie
et d'Histoire de la Médecine*

A LA FACULTÉ DE LYON
ET A L'UNIVERSITÉ DE CLUJ (Roumanie)

Chevalier de la Légion d'honneur.

A MES JUGES

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CORDIER

Médecin des Hôpitaux

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ GATE

Médecin des Hôpitaux

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MORENAS

A MES MAITRES DES FACULTÉS DE MÉDECINE
DE LYON ET DE TOULOUSE

A MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE
ET DE L'HÔPITAL MILITAIRE DE TOULOUSE

A MES AMIS

Avant de commencer ce bien modeste travail, nos regards se tournent vers ce qui est aujourd'hui le passé. Et nous voyons bien près de nous, et pourtant déjà bien loin, la Faculté de Médecine de Toulouse, ses Maîtres érudits et bienveillants, le vieil Hôtel Dieu de briques rouges aux pieds baignés par la Garonne, et nos pensées s'envolent vers Ceux qui là-bas nous ont, pendant trois ans, donné les premières notions médicales et nous ne voulons pas aller plus loin sans leur adresser nos très vifs remerciements ; puis, plus près de nous, la Faculté lyonnaise, ses cours magistraux, le majestueux Hôtel Dieu aux dômes ardoisés, et nous remercions aussi tous les Maîtres, dont nous avons, pendant deux ans, avec autant de fruit que de plaisir, suivi l'enseignement.

Mais tout particulièrement nous songeons ici à Monsieur le Professeur GUIART dont les cours, à notre gré trop peu nombreux, d'Histoire de la Médecine furent comme d'agréables et utiles oasis au milieu de nos études purement scientifiques, et vers lui tout naturellement nous guidèrent quand il nous fallut choisir un sujet de thèse ; nous n'oublierons pas qu'après nous avoir fort aimablement reçu, il nous a proposé celui-ci, nous aidant, dans la rédaction de ce travail, de ses conseils toujours précieux et qu'il nous fait aujourd'hui le grand honneur de présider notre Jury : nous le prions de bien vouloir trouver ici nos sentiments de bien vive et très respectueuse gratitude.

INTRODUCTION

Dans son ouvrage sur « Le Royaume de Catherine de Médicis », Lucien Romier établit la diathèse « au total malsaine ou chétive » des enfants de cette princesse et l'attribue à « une tare secrète » provenant plutôt des Médicis, car, lorsque naquit Henri II, « François 1^{er} n'avait pas encore contracté la maladie dont il devait mourir ».

Ainsi donc, un écrivain de la valeur de Lucien Romier admet comme un fait établi que François I^{er} est une victime de la syphilis.

Cette question que d'aucuns pouvaient croire définitivement réglée depuis les articles de Cabanes (12) et de Cullerier (23), paraît d'ailleurs avoir eu ces derniers temps un regain d'actualité, car tout récemment encore, en juillet 1929, M. Gaston Dodu, en un article fort complet de *La Revue Historique* (28) étudie à nouveau les causes de la mort de François I^{er} tout en faisant cette remarque que « la question a fait éclore dans la littérature médicale une série de productions, dont les conclusions sont si parfaitement discordantes qu'elle n'a cessé de se poser ».

Aussi, quand notre maître, M. le Professeur Guiart,

nous proposa d'étudier dans notre thèse inaugurale, François I^{er} du point de vue médical, acceptâmes-nous d'emblée, n'espérant même pas sur des pensers anciens faire des vers nouveaux, mais avec le seul désir de réunir en un ouvrage d'ensemble l'étude des diverses maladies de celui qui fut le type même du galant chevalier, celle des médecins qu'il avait auprès de lui et de suivre enfin les variations des idées quant à la maladie qui causa sa mort, depuis l'opinion de ses contemporains jusqu'à celle des auteurs de nos jours.

Hélas, les documents de première main sur le sujet sont en nombre plutôt restreint. On ne peut guère citer parmi les familiers de François I^{er}, dont nous sont parvenus des mémoires complets et utiles pour notre sujet, que Martin du Bellay et Tavannes (Gaspard de Saux). Les œuvres de Brantome, qui n'avait que vingt ans à peine à la mort du Roi, renferment une telle part d'imagination qu'on ne peut en faire la base d'un travail sérieux. Clément Marot, le si fin poète en lequel Lyon et les Lyonnaises avaient trouvé un de leurs plus fervents admirateurs, ne fait dans ses poèmes que chanter de ci, de là, une convalescence royale ou déplorer une atteinte de la santé de son souverain. On ne peut rien en attendre pour l'édification d'un médecin. Les œuvres les plus utiles peut-être pour étudier les maladies qui atteignirent François I^{er} sont le « *Journal* » (46) de sa mère, Louise de Savoie, qu'elle tint avec une bien maternelle minutie de 1501 à 1522 et surtout, pour les dernières années de la vie du Roi, la correspondance des ambassadeurs étran-

gers et tout particulièrement celle de Saint-Mauris (*), ambassadeur de Charles-Quint qui — si elle peut être discutée et si elle est même contredite en bien des points, quand elle étudie la mentalité et la moralité internationales (si l'on peut dire) du Roi — nous fournit des documents de premier ordre quant aux progrès du mal qui devait l'emporter. Nous nous appuyerons aussi sur le récit de Pierre du Chastel, évêque de Macon, qu'étudiait en 1913 M. R. Doucet (29) et sur les papiers d'Etat du Cardinal de Granvelle. Enfin, en 1856, le Docteur Patté publia dans la *Gazette hebdomadaire de Médecine* (55), une relation de l'autopsie de François I^{er} faite par un médecin contemporain, Jean Come Haltzachius, de Bâle, qui n'avait d'ailleurs pas assisté à l'opération, relation qui n'en a pas moins un assez gros intérêt surtout si on la rapproche de celle de Saint-Mauris, faite également de deuxième main ; évidemment, ce ne sont pas là rapports médico-légaux. Est-ce à dire, comme l'affirme M. Gaston Dodu, que « Si nous possédions le procès-verbal de l'autopsie régulièrement et scientifiquement faite de François I^{er}, comme nous avons les procès-verbaux de celles de presque tous ses successeurs à partir de François II, le mystère serait vite éclairci » ? et un rapport d'autopsie telle qu'on la pouvait faire en 1517 suffirait-il à nous fournir une certitude sur la mort du Roi ? C'est fort peu probable.

(*) Elle a été étudiée surtout par Castan (15), par de Ruble (58) et par Guy de La Batut (3).

Bien plutôt regrettons que, comme l'ont fait pour Louis XIII, Jean Héroard, ou pour Louis XIV, d'Aquin et Fagon, un des médecins de François I^{er} ne nous ait pas laissé un journal de sa santé.

Quoi qu'il en soit, nous appuyant sur les documents que nous venons de citer, dans un premier chapitre, nous nous servirons d'eux pour établir aussi impartialement que possible, à quatre siècles d'intervalle une « *observation* » du malade royal. Dans un second chapitre nous passerons succinctement en revue les divers médecins qui entourèrent François I^{er} durant ses maladies. Un troisième nous servira à étudier les variations de diagnostic suivant les époques et les auteurs. Enfin, dans un dernier chapitre nous dirons ce qu'il nous semble pouvoir conclure de la lecture des divers témoignages que nous aurons étudiés.

CHAPITRE PREMIER

Histoire pathologique de François I^{er}

MALADIE DE 1539

En l'an 1538, les Gantois se révoltaient contre leur gouvernante, la reine de Hongrie. Leur suzerain, l'empereur Charles-Quint, qui se trouvait alors en Espagne, conçut le désir de courir les soumettre dans les plus brefs délais et c'est alors qu'il accepta l'autorisation, que lui avait donnée depuis quelque temps déjà le Roi François I^{er} de traverser la France.

Les historiens du temps ont tous été frappés, et nous devons peut-être l'assez longue relation du fait à ce voyage de l'Empereur — car elles sont bien rares les circonstances où ils nous tiennent au courant bien peu médicalement d'ailleurs, de la santé du Roi de France — de ce que François I^{er} ne put, comme il en avait eu l'intention, aller au-devant de son rival et qu'il ne put l'accompagner qu'en litière. Le plus fidèle historien contemporain du règne, Martin du Bellay, nous dit en effet :

« L'an mille cinq cens trente huit (*lire* 1539) : *François I^{er} séjourna à Compiègne de fin septembre à novembre* 1539) le Roi étant à Compiègne tomba malade d'une apostume qui lui descendit au bas du ventre, dont il fut en grand danger de mort. »

Et, quelque temps après, Clément Marot (47) célèbre à sa manière (nous n'irons pas y chercher une indication médicale) la convalescence du Roi :

« Qui pour accès de fièvre longue et grosse
« Avait déjà le pied dedans la fosse. »

C'est à cette date (1539), semble-t-il, que l'on peut rapporter le début de la maladie qui devait se prolonger pendant huit ans jusqu'à la mort du Roi. Nous trouvons en effet, comme des pierres blanches le long du chemin, marquées de place en place des rechutes ; mais il serait peut-être utile avant de suivre pas à pas l'évolution de cette maladie d'issue fatale, d'établir, à l'époque de ce qui semble être la première atteinte du mal, l'observation du Roi de France.

ANTÉCÉDENTS

Quels étaient donc alors, si nous nous penchons au chevet du Roi malade, ses antécédents héréditaires et personnels ?

François I^{er} est né le 12 septembre 1494 dans la petite ville de Cognac. Il est le fils du comte d'Angoulême, Charles d'Orléans, et de Louise de Savoie. Son père, à peine âgé de 37 ans, a été emporté en un mois à la suite d'un refroidissement : « Le jour de son par-

tement fait le plus grand froid que on avait veu guères faire. Il arriva ce soir à Chasteauneuf, délibéré de partir le lendemain pour s'en aller en Engoulmois ; mais la nuict sa maladie lui print, moyennant laquelle il ne peut bouger... Sa maladie s'empira et se convertit en fièvre tierce. Sa maladie luy dura un mois tout entier ». Il mourut le « premier jour de l'an 1495 environ midy » (59). Sa mère, Louise de Savoie, est morte en 1531, à l'âge de 55 ans. •

Si nous en venons à lui, François I^{er}, qu'a-t-il eu ? Pour ses années de jeunesse, nous sommes fort bien tenus au courant par sa mère qui — avec cette admiration que l'on a si critiquée, mais qui est bien compréhensible chez cette femme toute jeune encore qui voyait déjà, elle pauvre petite princesse, son fils, Roi de France — tenait au jour le jour un *journal* (46) où le moindre évènement survenu à son fils, son cher fils, son « César », prend une importance capitale. Nous y relevon des faits sans aucun intérêt nous semble-t-il, pour l'actuelle maladie du Roi : et tout d'abord toute une série de petits accidents sans gravité :

— le 6 août 1508, « entre sept et huit heures après souper, en un jardin à Fontevaux, mon fils eut sur le front un coup de pierre fort dangereux ».

— le 29 novembre 1514, « mon fils, courant en lice aux Tournelles fut blessé entre les deux premières jointes du petit doigt, environ quatre heures après-midi ».

— le 5 juin 1515, « mon fils, venant de Chaumont à Amboise, se mit une épine en la jambe, dont il eut

moult de douleur et moi aussi : car vrai amour me contraignait de souffrir semblable peine ».

— le 23 septembre 1519 « mon fils qui était allé à la chasse à la Chapelle Vendomoise, près de Blois, se frappa d'une branche d'arbre dedans les yeux, dont je fus fort ennuyée ».

— « le 6 janvier 1521, environ quatre heures après-midi, mon fils fut frappé d'une mauvaise buche sur le plus hault de ses biens, dont je fus bien désolée, car s'il en fut mort, j'étais femme perdue ». C'est à la suite de cet accident rapporté aussi dans le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, que François I^{er} se fit raser les cheveux et porta perruque, quoique ce fait soit contesté par Paulin Paris.

Comme maladies proprement dites, nous ne pourrions citer que probablement un « petit embarras gastrique » ou peut-être même moins, mais avec l'exagération maternelle de Louise de Savoie, peut-on savoir : « Le jeudi 14 décembre 1508, à minuit ou environ, mon fils fut grièvement malade ; mais il fut tantost guarý ». Le Roi eut aussi, et à l'époque ce n'avait rien d'extraordinaire — le paludisme, surtout dans certaines régions étant alors assez répandu dans nos pays — des accès palustres : « le 22 juin 1511, mon fils fut pris d'une fièvre tierce et le 27 il arriva à Romans en Dauphiné et là eut le quart accès de ladicte fièvre tierce qui le print le vingt-huitième jour, environ onze heures, incontinent après disné » ; le 5 juillet 1511, François I^{er} pensait être guéri mais, ajoute Louise de Savoie, « le 24 juillet 1511, à 12 heures 30, mon fils eut le cinquième accès de fiebvre récidive ;

car à Valence il recheut en la fiebvre tierce, de laquelle il croyait être guarý... »

En dehors d'une affection inconnue par laquelle « le jour de la Conversion de Saint Paul de l'an 1521 », le roi « fut en grand danger de mourir », nous retiendrons enfin dans le *Journal* de Louise de Savoie, deux faits qui seuls pourraient avoir mis directement en cause la région périnéale :

— tout d'abord, à la date du 25 janvier 1501, (il avait sept ans), ceci : « Environ deux heures après-midi, mon roi, mon seigneur, mon César et mon fils, auprès d'Amboise, fut emporté au travers des champs par une hacquenée que lui avait donnée le maréchal de Gyé, et fut le danger si grand que ceux qui étaient présents l'estimèrent irréparable... »

— et surtout, à la date du 7 septembre 1512, François I^{er} avait alors 18 ans, le fait que Louise de Savoie nous dit : « Trois jours avant il avait eu mal en la part de secrete nature... » (C'était probablement, nous le verrons plus loin, une blennorrhagie.)

Ce « Journal » qui aurait pu nous donner de forts utiles renseignements s'il s'était continué quelques années plus tard, s'arrête hélas en 1521. Que s'est-il passé depuis lors ?

En 1525, François I^{er} fait prisonnier à Pavie, où il avait reçu, l'une à la jambe, l'autre au front, deux légères blessures, a été transporté en Espagne et là, au mois de septembre, il est atteint d'une fièvre continue (ce n'aurait été que de la mélancolie pour Corlieu) qui fit craindre pour ses jours, tant et si bien qu'en octobre le bruit de sa mort se répandit à Paris.

Et dans les *Registres du Parlement de Paris*, nous trouvons mentionné à la date du 3 octobre 1525 que :

« Ce jour-là, sont venues nouvelles, en ce palais, de la maladie du Roy, qui est à Madrid en Espagne, que on dict estre d'une fiebvre continue, *et quod ipse incidit in appoplexim*, qui est une maladie incurable... » (17)

Deux jours après, de Lyon, Louise de Savoie écrit au Parlement :

« Notre Seigneur et fils a été travaillé d'une fièvre continue, laquelle luy a duré vingt-quatre jours et autant de nuicts sans le laisser en repos ; tellement qu'il a été jusques à l'extrémité de sa vie, reçu les sacrements... »

Mais quelques jours après, à Lyon, arrivait la nouvelle que « le Roi se pourmenait par la chambre et s'asseoit à table pour dîner et souper ». Et Louise de Savoie écrit au cardinal d'York :

« ...Mon bon fils après avoir esté l'espace de quatre ou cinq jours, en la plus grande et extresme douleur que fut oncques, pour la griefve maladie en laquelle mondit seigneur et fils estoit detenu, habandonné des médecins et hors d'espoir de vie, ay eu certaines nouvelles de sa guérison. »

L'alerte à Paris avait été assez vive puisque nous pouvons voir que pendant longtemps encore le Parlement s'intéressa à la santé du Roi. Le 18 décembre 1526, Ph. Babou fait un rapport sur la santé du Royal prisonnier :

« Le Roy... assure de sa santé et bonne convalescence. Pour ce que, après une si grande maladie que

celle qu'il a eue, on doute qu'il en ayt quelque reliqua que lui, qui parle, osa assurer qu'il a laissé ledict seigneur aussi sain, aussi gaillard, aussi entier, allègre, beau, fort et aussy bien disposé de sa personne en toutes choses qu'il le veist oncques... » (17)

Trois mois après seulement, le Roi semble s'être rétabli. Le bailli de Paris écrit à M^{me} la Duchesse d'Alençon, le 1^{er} février 1526 : La santé du Roy est « sy bonne que je ne luy sçauroys soueter mylleur ; et quant à lui il dit que jamais il ne s'est trouvé plus parfaitement guery qu'il est à cette heure. » (17)

François I^{er} fut enfin libéré et, nous dit Mezeray (48) : « Etant sorti de prison encore fort mal sain, il séjourna quelques jours au Mont de Marsan pour la bonté de l'air du pays ».

Quelle avait donc été cette maladie ? Il ne paraît pas que ce fût une simple fièvre de langueur, cette fièvre de près de vingt-quatre jours que les médecins devaient connaître assez mal, puisque Du Bellay (4) nous dit que la visite de Marguerite de Navarre « servit plus à la convalescence que n'avaient fait tous les médecins ». Fut-ce de la mélancolie, comme le croit Corlieu ? Du paludisme ? Ou bien encore tout simplement la première crise de la maladie dont il mourra, c'est-à-dire un début d'intoxication urinaire.

Peu de temps d'ailleurs après son retour, en 1526, François I^{er}, encore assez faible, dans une chasse est tombé de cheval, s'est cassé le bras et a failli se tuer.

Il semble aussi que le 29 novembre 1535, d'après une lettre de Martin Valles au commandeur de Molina, François ait eu de nouveau des accès de fièvre. Il fut pris également de fièvre quarte, le 14 novembre 1538.

MALADIE DE 1539

Voilà donc quelles avaient été les principales maladies du Roi quand nous le retrouvons, en 1539, atteint de « son apostume au bas du ventre ».

François I^{er}, nous dit Sismondi (61) est déjà considéré comme un vieux roi ; il y a vingt-deux ans qu'il règne ; « usé par les excès et les vices, son caractère a déjà changé ». Il est devenu capricieux, morose, timide et sa maladie nouvelle, quoiqu'elle semble guérie à la fin de cette année 1539 ne va que précipiter son changement. Car, malgré la *Cronique du Roy François I^{er}* (« ...Toutefois, peu de temps après lui fut sa santé restituée »), malgré sa lettre même du 2 novembre à Marillac : « Je me treuve très bien, Dieu mercy et tellement que je me délibère partir mardi prochain de ce lieu, pour m'en aller à Fontainebleau et de là jusqu'à Blois et Amboise pour y recevoir mon beau-frère l'empereur », François I^{er} n'était pas guéri.

EVOLUTION

En 1545 en tout cas, l'ambassadeur de Charles-Quint écrivait à Los Covos, le 27 juillet :

« Il a une veine rompue dessous les parties basses, par où les medecins désespèrent de sa longue vie..., disant être celle de laquelle dépend la vie de l'homme et que si elle se rompt elle le suffoquera. »

Et de cette même rechute, le cardinal d'Armagnac écrivant à la duchesse de Ferrare, disait :

« ...ce que vous avez pu entendre de la maladie

du Roy qui lui est advenue ces jours passés d'ung apostume au lieu mesmes qu'il l'eust il y a tantôt cinq ans, je ne veux faillir à vous donner advis de sa santé qui m'est assurée... et m'écrivit comme sa Majesté se trouvait bien et ne lui était aucun mal ni douleur, ains seulement l'évacuation du dit apostume qui se purgeoit encore, qui était signe d'une bien longue santé de sa Majesté... »

Le Roi, à chaque jour vieillit un peu ; les yeux, jadis petits, mais fins et pétillants de malice, sont à demi-fermés de chaque côté de ce gros nez qui tombe sur la lèvre supérieure, le front large et beau est sillonné de rides, mais François I^{er} garde toujours, avec sa haute taille qu'il tient droite encore, ses habits recherchés et son allure majestueuse, un air royal.

Et la maladie continue ; tantôt on ouvre l'abcès, tantot on le cautérise ; dans une lettre fort intéressante et assez complète du point de vue médical, Saint Mauris, au mois de février 1546, donne quelques détails sur l'affection et sur le traitement suivi :

« Il y a déjà assez longuement que le Roy très chrestien s'est treuvé malade : et fut ce commencement de son indisposition pour une fiebvre lente qui l'y print, laquelle l'a tenu plusieurs fois et sans qu'elle eust jour ny heure certaine sinon qu'elle fut une fois continue cinq jours, outre laquelle fiebvre se descouvrait aprez ung apostume soubz les parties inférieures par lequel ledict Roy a été grandement molesté et tellement affoibli qui ne se pouvait substenir sur ses pieds ; par où il fut contrainct de tenir le lit ou de demeurer en chayère. Pour la guérison duquel apostume on

manda incontinent les plus experts médecins chirurgiens de Paris, lesquels après avoir purgé le dict seigneur Roy luy appliquèrent certain cautère sur ledict apostume affin de le faire tant plustot meurir et percer ; ayans réitéré ledict cautère jusqu'à ce que ledict apostume se rompit. Mais où l'on espérait que ce serait en ung lieu seulement, ce a été en trois et en place bien dangereuse, tellement que l'on ne sçait jusques à présent quelle seureté y peut avoir sa personne. Et même que luy advint naguère un évanouissement et faiblesse, combien qui soit toujours été et soit encore en son bon sens et entendement. Et procède cette maladie de celle qui lui fut quasi semblable lorsque l'Empereur passa d'Espagne par France. Et depuis, selon le succès de ladicte maladie, pour ce que l'évacuation ne se faisait comme il appartenait, l'on a appliqué trois nouveaulx cautères audiet sire Roy par le moyen desquels lui sont esté faiz trois pertuys par lesquels est diffluée l'humeur pourrye en grande abondance. Et finalement pour mieux résoudre ladicte maladie, ledict sire Roy a commencé de faire la diète, laquelle il doit continuer pendant vingt jours qu'a esté par le conseil de ses médecins, lesquels demeurent tous d'opinion que ceste maladie procède du mal français, à l'expulsion duquel ladite diète pourra grandement servir. Si est-ce que l'on craint qu'il n'y ait ulcère en la vésique, réceptacle de l'urine. »

En cette même année 1546, le Roi commence assez nettement à s'affaiblir : Saint-Mauris s'en aperçoit : « L'apostume a cinq parties et le roi devenu faible

veut en faire cautériser trois, mais les médecins sont inquiets car le roi est fort pourri dedans le cors... »
(31 mars)

L'année qui suit, le mal n'a pas cessé. La cour ne semble pas s'apercevoir de la gravité accrue de cette infection. C'est tout au plus si, le 29 janvier 1547, Saint-Mauris écrit à Los Covos :

« Il a son mal accoutumé de l'apostume, si le jeu dure il y pourrait bien laisser le jeu.. les médecins ouvrirent la plaie de laquelle il sortit une grande infection dont il eut grand soulagement. Mais il prend tous les jours son déduit à la chasse, allant en litière. »

Et voici que, sur cette infection — ne précisons pas davantage pour l'instant — sur cette infection dans la région périnéale, vient se surajouter un rhume et surtout une fièvre tout d'abord vespérale et intermittente et qui dut la faire croire d'origine paludéenne, puisque Saint-Mauris peut nous dire à la date du 11 février 1547, alors que François I^{er} était encore à Saint-Germain :

« Le Roy de France tomba malade d'une rume dont fut contraint prendre le liet. Dès que le roy s'est trouvé malade il a eu trois accès de fièbvre tierce causez de rume et ses médecins dient que ceste fièbvre sera cause de sa meilleure santé et disposition. »
(58)

La maladie fait maintenant des progrès rapides et le moral du Roi semble s'en ressentir. Cette vie errante qu'il avait menée durant son existence entière, allant avec la cour de château en château (les admirables châteaux de la Loire viennent à peine d'être

construits) il la continue mais par étapes saccadées suivi de la foule des courtisans, de son escorte, de ses gens de service, de ses médecins aussi et même du troupeau patenté des dames galantes, de celles qui étaient appointées comme nous l'apprend (3) la dépense suivante portée dans un compte de la Maison du Roi : « A Jehanne Myotte, dame des filles de joye suivant la cour, la somme de 41 l. t. pour distribuer aux dites filles de joie auxquelles le dit seigneur en fait don ». (*) C'était presque une migration et, durant les derniers jours de l'hiver 1546 (il y a quelquefois désaccord sur les dates, à cette époque l'année nouvelle commençant à Pâques), la cour royale dans ces paysages de l'Ile-de-France où le printemps encore n'a pas fait disparaître la mélancolie des mois d'hiver, la cour, qu'il pleuve ou qu'il vente, accomplit à l'accélération ses dernières pérégrinations, s'époumonnant à suivre le roi malade qui semble fuir devant la mort. Ces changements continuels démontrent à eux seuls les progrès du mal. Voici comment, dans ses *Mémoires*, les décrit du Bellay :

« Car peu de jours après lui vint une fièvre lente pour laquelle passer, s'en alla à la Muette, maison nouvellement par lui édifiée à deux lieues de Saint-Germain, au bout de la forêt. Mais, y ayant fait séjour sept ou huit jours, il s'ennuya et en partit sans repas-

(*) Les prostituées, à cette époque, devaient, d'ailleurs, déjà subir des visites sanitaires (Cf. Docteur Boufarel : « La vérole dans la Littérature du xvi^e siècle » (*Pro Medico* 1927 N^o 1.

ser par Saint-Germain-en-Laye et alla coucher à Villepreux, où la nuit il eut quelque accès de fièvre ; le lendemain, alla coucher à Dampierre, près Chevreuse, duquel lieu il prit son chemin pour aller faire son quarême prenant à Limours et, de jour en jour, ceux qui étaient autour de lui le trouvaient fort changé de complexion et de façon de faire.

Ayant séjourné deux ou trois jours à Limours, s'en alla à Rochefort, où il s'éjourna, allant de jour en jour à la chasse, mais tous les soirs à son retour avait quelque accès de fièvre par quoi voulut prendre son chemin pour se retirer à Saint-Germain-en-Laye et pour avoir son passe-temps de la chasse par les chemins, partant de Rochefort vint coucher à Rambouillet, espérant n'y être qu'une nuit, mais le plaisir qu'il eut approchant dudict Rambouillet tant en la chasse qu'en la volerie lui fait changer d'opinion et délibéra d'y faire séjour cinq ou six jours, mais enfin la fièvre qui de longtemps l'avait saisi se renforça tellement par intervalles qu'elle se convertit en continue avecques la douleur d'une apostume qu'il avait eue peu de temps au précédent qu'il alla au-devant de l'Empereur quand il passa par France. »

Mais le Roi encore — et sa maladie dure depuis si longtemps qu'il doit s'y être habitué — n'est pas abattu par la fièvre ; le 16 février 1547 : « Le Roy est toujours amoureux ». (58)

Fin février pourtant, l'apostume s'enflamme à nouveau. Le 12 mars 1547, Saint-Mauris écrit à Granvelle : « Aujourd'hui, le roy se retreuve bien fort malade d'une fièvre laquelle lui est survenue parce que

son apostume s'est rouvert, auquel il se retrouve telle pourriture que les médecins désespèrent de la curation.. »

Le 20 mars, à en croire Pierre du Chastel (29), l'état du Roi est jugé désespéré ; François se confesse ; il appelle à ses côtés le Dauphin pour lui faire ses recommandations.

Le 21 mars enfin, tout est perdu. On perce la tumeur, le roi va s'affaiblissant, il est bien près d'y laisser le jeu. Le 25 mars, Saint-Mauris écrit à Granvelle :

« Je vous fis entendre comme le Roy se retrouvait fort indisposé ; et encore aujourd'hui est-il ès mêmes termes, estant travaillé d'une fièvre laquelle le tient aux intervalles ; et procède tout son mal de son apostume, lequel s'est énormément trouvé rouvert ; tant il est en bien mauvais termes et ne la peut faire longue, selon le rapport des médecins auxquels sa vie dissolue, mesme qu'il ne se garde aucunement, fait concevoir ce jugement. »

Cependant il ajoute en post-scriptum : « Ces lettres ont été dressées passé six jours et depuis n'est survenue aucune innovation aux affaires, sinon de la santé du Roy, lequel l'on tient hors de danger de mort. »

Et ce sont pourtant les dernières heures : le 29 mars l'état empire ; un peu avant minuit, le roi est pris d'une « rigueur et tremblement qui ôte tout espoir à son entourage ». Le 30 mars au soir survint un accident (?) Puis il a des hallucinations, il divague, sa paroles s'embarrasse, il n'y voit presque plus.

Enfin, le 31 mars 1547, entre une heure et deux, François I^{er} rendit son âme à Dieu (*). Il y avait « laissé le jeu ». Il mourait presque au même âge que Charles VI, un peu plus jeune que Charles VII et au même âge exactement que son prédécesseur direct, Louis XII.

AUTOPSIE

De rapport officiel d'autopsie, point. Mais Saint-Mauris, dans une lettre du 10 avril 1547, dit que l'on ouvrit le corps et que l'on trouva « un apostume en son estomac, les rognons gâtés et les entrailles pourries, le gosier en chancre et le poumon ja quelque peu entamé ». Et le docteur Jean Cosme Haltzachius de Bâle, contemporain de l'événement, décrivait ainsi l'autopsie (55) : « *Manu facta est dissectio corporis. Secto abdomine, omentum ruptum ad pubem et ad ventriculum sese exhibuit, sicut intestina, suo veluti velamine ablato nuda spectarentur. Sed qua parte duodeno et pyloro incumbibat, nigredinis speciem et corruptelam referebat ; duodenum putre, purulentum ; ventriculi inferiore tunica, ruborem cum nigrore mixtum repraesentans, humorem atrum, majorem etiam quam pro ratione assumptorum copia, continebat : gula ulcerata saniem subrufam eructans ;*

(*) Le château de Rambouillet appartenait alors à Jacques d'Angennes. D'après une tradition peut-être assez peu respectable François I^{er} serait mort dans la grosse tour isolée à l'angle nord-ouest de l'enceinte. Georges Lenotre, dans son tout récent ouvrage *Le Château de Rambouillet*, n'arrive pas à éclaircir ce petit point d'histoire.

putris pulmo dextra parte costis ad spinam sic pertinaciter haerebat, ut inde sine dilaceratione divelli non potuerit ; qua parte sectione facta, vitiosa sanies effluxit ; cor et jecur, ren sinister plane illaesa, lien non admotum insigniter affectus ; ren dexter ultima parte scatens, a quo exortum vas seminarium exemptum colluvie partes adjacentes effaederat, sic ut in illis omnibus insignes corruptelæ apparerent ; in collo vesicæ, ulcus latum pure multo refertum ; sub pube dextra omnia purulenta, et ipsa substantia gangrenosa ; scrotum, parastatæ, et partes omnes testes ambientes simile vitium contraxerant, animæ rationalis sedes integerrima. Tam variorum affectuum, tam diversos focos obsidentium certe eum sunt causæ, nullum tamen ad generationis primordia referendum esse aut in posteros transire posse affirmare non dubitamus. »

De cette relation nous retiendrons surtout que « l'œsophage ulcéré rejetait un pus rougeâtre..., le poulmon droit pourri adhèrait si intimement aux côtes dans la région vertébrale qu'on ne put l'en détacher sans le déchirer ; cette partie incisée laissa échapper une sanie purulente..., le rein droit suppurerait au niveau de son pôle inférieur, le col de la vessie présentait une large plaie remplie de pus., le scrotum, le membre viril et toutes les parties environnant les testicules semblaient altérées..

CHAPITRE II

Les Médecins de François I^{er}

Ce Roi que nous venons de voir souvent malade eut autour de lui un assez grand nombre de médecins, sur lesquels les documents sont rares. (*)

Cependant, nous inspirant surtout de l'étude du Docteur A. Chereau (18), de celle de Tholozan (63) et de la Biographie de Michaud (49), nous avons pu recueillir et assembler les quelques notes qui suivent.

François I^{er} voulut avoir une cour en rapport avec ses idées de magnificence et de grandeur ; et il créa

(*) Les médecins de cour d'ailleurs à cette époque devaient être autant, si l'on peut dire, des hommes du monde, des courtisans, que des médecins, ce qui peut expliquer qu'en général ils n'aient pas laissé d'œuvre imprimée d'une réelle importance. Ils étaient assez critiqués et l'on peut citer dans *le Médecin Courtisan*, une satire publiée en 1559 :

« Il suffit bien d'avoir un savoir pédantesque
Un peu entremêlé de la langue tudesque
Pour plus heureusement entrelarder tes mots
Et parler à demi de la tête et du dos ;
Encore faudra-t-il tes recettes écrire
Telles que le commun ne les puisse bien lire,
Afin qu'en admirant ce papier mal écrit,
Comme chose sacrée, il prise ton esprit. »

ou augmenta le personnel nécessaire à la bonne marche d'une telle entreprise. Nous avons vu plus haut qu'il eut des filles de joie appointées ; il eut des danseurs, des joueurs d'instrument, etc.. Le nombre des officiers commensaux s'accrut en proportion et, dans un compte de l'année 1528, on peut relever quatre cent quatre-vingt personnes dont les honoraires fixes s'élevaient à 151.470 livres tournois. Le corps médical fut en harmonie avec cette nouvelle organisation du palais et il comptait à la fois : un premier médecin, huit médecins ordinaires (*), un apothicaire avec son aide, huit chirurgiens, quatre barbiers.

De tous ceux qui composèrent cette maison médicale, c'est tout au plus si quelques-uns d'entre eux nous sont connus avec quelques détails ; de la plupart nous ne connaissons, et encore bien imparfaitement, que les noms.

Parmi les premiers médecins, nous citerons :

— François d'Allès : il fut tout d'abord le médecin de Louise de Savoie, mère du roi, et François I^{er} se l'attacha quand il succéda à Louis XII. François d'Allès avait été reçu bachelier le 12 mars 1496. Sa fille, Martine, épousa le petit-fils d'un célèbre médecin de Charles VII, Martin Fumée.

— André Briau avait été médecin de Louis XII qu'il avait accompagné en 1502 dans l'expédition de Naples. En 1520, il est nommé « conseiller et premier

(**) Pour DECHAMBRE (25) ils auraient été onze,

médecin de François I^{er} » avec des appointements fixes de douze cent livres tournois.

— Louis Burgensis fut des trois premiers médecins de François I^{er} le plus connu. Il appartenait à une noble famille de Bourges, dont les armes étaient « d'azur, au chevron d'argent accompagné de trois têtes de léopards d'or, ayant chacun un anneau de gueules à la gueule », et qui donna naissance à plusieurs médecins connus, depuis Jean Burgensis qui fut médecin de Louis XII jusqu'à Jacques Burgensis, qui mourut en 1714. Louis Burgensis parvint au baccalauréat à la Faculté de Paris, le 12 mai 1502, à la licence en 1504 et fut reçu docteur quelques mois après, sous le décanat de Richard Gassier. Il fut d'abord médecin de Louis XII, puis premier médecin de François I^{er} ; il devait conserver sa place sous Henri II, car il ne mourut qu'en 1556, âgé d'environ 74 ans. C'est avec maître Jean de Nismes, un des médecins qui soigna François I^{er} lors de sa maladie de 1525 en Espagne, car « Noble homme, seigneur messire Louis Burgensis, chevalier, conseiller et premier médecin du roi notre sire.. » (c'est ainsi qu'il se qualifiait) avait pu accompagner son maître en captivité.

Parmi les médecins ordinaires, le docteur A. Chéreau cite Guillaume Cop, Jean Goveurot, Jean Chapelain, Jean Desjardins, Martin Akakia, Jean Falco, Pierre Tremolet, Christophe de Forest, Vincent de Sarra, Jean-Antoine de Castillon, Albert du Puy, Guillaume Millet, Pierre d'Ailleboust, Jean Lemouette, Louis Braillon, Jean Morelly, Noël Ragnard, Jean Gremiot, Gilles Mars, Francisque Vimerat, Laurens

Crabe, Valerand de Hènez, Jérôme de Varades, parmi lesquels nous ne parlerons que des plus connus :

— Martin Akakia avait grécisé son nom français de Sans-Malice. Il était né à Chalons-sur-Marne vers la fin du xv^e siècle. Il fut reçu docteur sous le décanat de Jean Desjardins, dit Hortensius, en 1524. Il avait pour devise cette noble maxime : « Quæcumque ferat fortuna, ferenda est ». En 1545, François I^{er} lui donna une place parmi ses médecins ordinaires, car il jouissait d'une grosse réputation. Comme député de l'Université, il fut en 1545 envoyé au Concile de Trente. Il était lié d'amitié avec Clément Marot dont il devint le médecin, en compagnie de Lou's Brailion et d'Antoine le Coq. A ces vers qu'Akakia lui avait adressés :

« Si mihi tam dives, Maro, quam tibi vena fuisset,
Carmina sperasses his meliora dari
Quæ si spectaris non sunt te numera digna ;
Sin animum, haut debito quin tibi grata fuerit
Marot répondit :

« Tes vers exquis, Seigneur Akakia
Méritent mieux de Maro le renom
Que ne font ceux de ton amy, qui a
Avec Maro confinité de nom.
Tes vers, pour vrai, semblent coups de canon
Et résonnance aux miens est si petite
Qu'aux tiens ne sont à comparer, sinon
Du bon vouloir que ta plume récite. »

Son portrait, conservé dans la Salle d'assemblée de la Faculté (et qui le représente de face avec la figure

légèrement tournée à droite, sur un fond vert sombre, coiffé du bonnet carré avec un costume noir, garni au cou d'une fine collerette) a servi à Ménageot pour dessiner la tête du médecin pour le tableau que lui avait commandé Louis XVI, représentant François I^{er} accourant au chevet de Léonard de Vinci à l'agonie (Salon de 1781).

Akakia, qui fut avant-tout un commentateur de Galien, n'a laissé que des traductions et un manuscrit sur les Maladies des Femmes.

— Guillaume Cop était né à Bâle. Il étudie sous Mithridate et Conrad, les langues latine et grecque. Il se perfectionne à Paris où il devint disciple et ami d'Erasme. Après avoir fait ses humanités, il fait sa médecine ; il se fait immatriculer en 1489 sous ces noms : Guillellmus Coppus, Allemanus. Le 17 mai 1496 il est reçu docteur. Il est nommé doyen. Louis XII, puis François I^{er} l'appellent à leurs côtés. Il y reste jusqu'à sa mort, le 2 décembre 1532. Il n'a pas écrit d'ouvrage original, mais il a étudié avec beaucoup de soins les écrits des médecins arabes et par eux il remonta aux Grecs pour lesquels bientôt il eut une véritable admiration ; il traduit :

1° Pauli Aeginetæ præcepta salubria ;

2° Hippocratis coi præsagiorum Libri tres ; ejusdem de ratione victus in morbis acutis libri quatuor ;

3° Galeni de affectorum locorum notitia ;

4° Galeni de morborum et symptomatum causis et differentiis, lib. VI.

— Jean Goveurot avait été pris sous sa protection par Marguerite de Navarre dont il fut un des exécuteurs.

teurs testamentaires. Il fut médecin de François I^{er} et de Henri II et mourut, anobli, en 1551. On a de lui un « Sommaire très singulier de toute médecine et chirurgie, spécialement contre les maladies survenant quotidiennement au corps humain ».

— Jean Chappelain, premier médecin de Louise de Savoie, qui lui donna la propriété connue sous le nom de « Séjour de Valois » et où s'élève aujourd'hui le Val-de-Grâce, Il fut nommé médecin ordinaire du Roi et mourut en 1544.

— Jean Desjardins, qui latinisa son nom et signa Hortensis ou de Horte, Il naquit en Picardie où son père était capitaine du château de Hamel-en-Laonnais. Il professa les humanités à Paris, en 1509, dans le collège du cardinal Lemoine. Puis il étudia la médecine (bachelier le 21 octobre 1515, licencié en 1517, docteur en 1518, doyen le 5 novembre 1524). Il fut appelé auprès du roi en 1534 et mourut frappé d'apoplexie pendant qu'il donnait à ses parents et amis un repas d'anniversaire (31 janvier 1547). Il avait une confiance du public telle qu'on lui appliquait ce proverbe : *Contra vim mortis, non est medicina in hortis*. Des onze enfants qu'il avait eus, une fille fut l'aïeule de Ménage qui a écrit la vie de Desjardins.

— Jean Falco (ou Faucon), Il était né à Sarimena, en Aragon. Il fit ses études à Montpellier où il se maria, y fut nommé professeur en 1502, doyen en 1529 et y mourut en 1532. François I^{er} le fit appeler auprès de lui en 1528. Nous lisons dans un livre de compte à la date du 31 juillet 1528 : « A maistre Jean Falco, docteur régent en médecine à Montpellier, la somme

de 410 livres tournoys pour le récompenser des frais... qu'il a eus pour un voyage qu'il a fait de la ville de Montpellier jusqu'au dit Fontainebleau et pour son retour en icelle ville de Montpellier... ». On ne peut donc pas à proprement parler compter Jean Falco parmi les médecins ordinaires du Roi. Pour quelle maladie fut-il appelé en 1528 (ainsi que le chirurgien Antoine Quesson) ? Les historiens ne nous rapportent rien à cette époque ; fut-ce l'accident spécifique primitif ? Jean Falco a écrit des commentaires sur Antoine Guainer et sur Guy de Chauliac.

— Christophe de Forest qui fut médecin de la cour de France pendant trente-trois ans, ayant soigné successivement Louise de Savoie, François I^{er}, Henri II, les ducs d'Alençon et d'Angoulême.

— Pierre d'Ailleboust, d'Autun, mort le 21 août 1531. Son fils, qui fut médecin de Henri IV, a publié l'observation fort curieuse d'un enfant pétrifié et demeuré vingt-huit ans dans le sein de sa mère.

— Jérôme de Varades qui fut reçu licencié à Paris, le 16 mars 1530, en même temps que Fernel. Il mourut fort âgé en 1585, après un séjour de cinquante-et-un ans à la cour de France.

CHAPITRE III

Quelques opinions...

Si quelques biographies spéciales de François I^{er} se sont intéressées aux diverses affections dont il fut atteint, l'histoire, la littérature même, et jusqu'à la plus populaire, ne se sont préoccupées que de sa grande maladie, que de celle qui — car jusqu'au xix^e siècle on a trop voulu confondre maladie et mort — avait causé sa mort.

Nous avons vu plus haut en quels termes les contemporains en ont écrit : du Bellay, Marot, Saint-Mauris ne parlent jamais de la syphilis (tout au plus ce dernier et il ne fait là que rapporter une opinion, nous dit-il, « les médecins demeurent d'opinion que cette maladie procède du mal françois ») et l'on ne peut dire que ce soit par respect de la personne royale, les maladies vénériennes n'étaient pas encore « honteuses ». Tavannes, lui, est moins explicite : « Les dames plus que les ans luy causèrent la mort... Tel était le Roy François blessé des dames en corps et en esprit.. ».

Et l'un des arguments, cités souvent à l'appui de la thèse de l'infection par la Belle Ferronnière repose sur la vingt-cinquième nouvelle de « *L'Heptameron des Nouvelles* », ce recueil d'histoires égrillardes qu'écrivait Marguerite de Navarre, la propre sœur du Roi, qui décrit bien la ruse du Roi galant pour tromper le mari d'une bourgeoise, un avocat, mais l'histoire en dehors de ce point de départ ne ressemble en rien à celle de la Belle Ferronnière (beaucoup plus aurait-elle pu servir à Victor Hugo dans « *Hernani* »), mais enfin et surtout, dans le récit de Marguerite il n'est pas question de syphilis.

Brantome lui, nous dit tout crument en parlant de François I^{er} : « Comme de ce temps il n'était pas galant qu'il ne fut putassier partout indifféremment ; dont il en prit la grande verolle qui lui advança ses jours. Et ne mourut guère vieux... après s'être vu eschaudé et mal mené de ce mal.. » (11) Et dès lors le fait est acquis !

Ce n'est qu'en 1604 pourtant qu'un certain Loys Guyon, médecin d'Uzerche, va écrire dans une de ses « *Diverses Leçons* », l'histoire devenue célèbre de la Belle Ferronnière : « François I^{er} chercha la femme d'un avocat de Paris, très belle et de bonne grâce, que je ne veux nommer, car il a laissé des enfants pourvus de grand état, et qui sont gens de bonne renommée, auquel cette dame ne voulut oncques complaire ; mais, au contraire, le renvoyait avec beaucoup de rudes paroles, dont le roy était contristé. Ce qu'e connaissant aucuns courtisans et maquereaux rovaux dirent au roy qu'il la pouvait prendre d'au-

torité, et par la puissance de sa royauté. Et, de fait, l'un l'alla dire à cette dame, laquelle le dit à son mary. L'avocat voyait bien qu'il fallait que luy et sa femme vidassent le royaume. Encore auraient-ils beaucoup à faire de se sauver s'ils ne luy obéissaient.

Enfin le mary dispense sa femme de s'accomoder à la volonté du roy ; et afin de n'empêcher rien en cette affaire, il fit semblant d'avoir affaire aux champs pour huit ou dix jours. Cependant il se tenoit caché dans la ville de Paris, fréquentant les bourdeaux, cherchant la verolle pour la donner à sa femme, afin que le roy la prît d'elle, et trouva incontinent ce qu'il cherchoit, et en infecta sa femme, et elle puis après le Roy, lequel la donna à plusieurs autres femmes qu'il entretenoit, et n'en put jamais bien guérir, car tout le reste de sa vie il fut mal sain, chagrin, fâcheux, inaccessible. » C'est là, dans ce récit, nous allions presque écrire dans ce roman, d'un médecin bourguignon, la première apparition de cette histoire de la Belle Ferronnière.

Et depuis lors, à l'envie, les écrivains ont rapporté l'histoire et ils ont établi des rapports de cause à effet entre cette avarie du Roi et sa mort.

Mezeray (1610-83), dans son « *Histoire de France* » nous parle tout d'abord de l'accident primaire en 1539 et l'on voit, dans son récit tout l'apport nouveau qui est venu s'ajouter aux mémoires de du Bellay :

« La réjouissance qu'eurent les Français de cette trêve fut troublée par le danger où ils virent le Roy, trois mois après, causé par un abcès qui, s'étant formé en la partie où'ils nomment le périnée, mit ce prince

a l'extrémité. J'ai entendu dire quelquefois qu'il avait pris ce mal de la belle Ferronnière, l'une de ses maîtresses dont le portrait se voit encore aujourd'hui dans quelques cabinets curieux... que le mary de cette femme par une étrange et sottise espèce de vengeance avait été chercher cette infection en mauvais lieu pour les infecter tous deux. Le danger étant passé, ce mal le tint encore longtemps en langueur... »

Et l'historien, parlant de 1547, écrit tout naturellement :

« Cet ulcère malin qui lui était venu vers l'an 1539 n'ayant pu être guéri par les Médecins qui n'osèrent pas le traiter avec la rigoureuse méthode qu'il faut apporter à ces maux-là, s'était traîné jusqu'au col de la vessie et commençait à le ronger avec des ardeurs insupportables... Avec cela la mort de Henri, roi d'Angleterre, redoubla merveilleusement son chagrin.. Depuis que François eut reçu des nouvelles de son trépas il ne fut plus au pouvoir de ses médecins ni de ses courtisans de lui faire rien espérer de sa santé... »

Vers la même époque, Varillas ne croit pas à l'histoire de la belle Ferronnière et il reste dans une sage réserve quand il nous parle de la maladie du Roi, « causée par un ulcère aux parties que la pudeur défend de nommer. Sa majesté en guérit alors, mais elle en mourut neuf ans après ».

Au siècle suivant, en 1721, il résulte de la « Correspondance de Madame » que les Bourbons croyaient à cette histoire.

Gaillard (1726-1806) qui est l'auteur de l'histoire la plus complète et la plus impartiale que nous possé-

dions de François I^{er} a accueilli cette anecdote et il nous donne même des détails inédits :

« Le Roi, rentré dans le centre de ses Etats, fut si dangereusement malade à Compiègne que, pendant près d'un mois on désespéra presque de sa vie. Ce fut, dit-on, l'effet d'une vengeance bizarre qu'un mari jaloux prit des infidélités de sa femme (on l'appelait la belle Ferronnière) (son mari était avocat) et des galanteries du Roi ; il voulut les punir des outrages qu'il en avait reçus par ceux qu'il espéra d'en recevoir encore ; il alla chercher dans un lieu de débauche la maladie qui, depuis la découverte de l'Amérique, s'était répandue dans l'Europe et qui, depuis la conquête de Naples en 1494 avait pénétré jusqu'en France, cette maladie honteuse et funeste, le plus terrible poison de la volupté qui n'avait déjà que trop de poisons sans celui-là. Il s'en guérit en employant à propos les remèdes qu'on pouvait connaître alors ; sa femme en mourut, le Roi pensa en mourir. Son rétablissement ne fut qu'imparfait : il lui resta de tristes symptômes, de fâcheuses dispositions qui altérèrent son humeur et firent dégénérer en une aigreur mélancolique et corrosive la gaieté brillante de son caractère. On sut depuis qu'un ulcère secret était la cause de ce changement. »

Et les historiens se succèdent et se ressemblent... Et pour tous, bien entendu, il a eu la syphilis en 1539 et il est mort des complications de cette affection en 1547. Voici ce que dit Anquetil à la fin du xviii^e siècle :

« Il envoya ses deux fils au-devant de lui jusqu'à

Bayonne et y aurait été lui-même s'il n'avait été refendu par les restes d'une incommodité grave qui le frappa d'une manière alarmante et qui était la suite honteuse d'excès déshonorants pour tout homme et à plus forte raison pour un roi. » (1)

Voltaire (66) écrivait : « Un pilote gênois donne un univers à l'Espagne ; la nature a mis dans ces îles un poison qui infecte les sources de vie. Et il faut qu'un roi de France en périsse !... » Et c'est à la Belle Ferronnière qu'en incombe la faute..

Sismondi (61), au début du xix^e siècle, ne doute pas que l'abcès ne soit d'origine syphilitique et il croit aussi à l'infection par la Belle Ferronnière :

« Le roi fut dangereusement malade à Compiègne. Bientôt on sut que sa maladie honteuse dans son origine, dégoutante dans ses symptômes, était encore considérée comme non moins contagieuse que la peste ; mais un abcès redoutable, dont l'accroissement faisait craindre pour ses jours, ayant crevé, l'avait soulagé en partie. On racontait, pour expliquer la cause de cette maladie, que le roi avait séduit une femme qu'on désigne seulement sous le nom de la belle Ferronnière, et que son mari, tourmenté de jalousie, s'était infecté à dessein d'une maladie qu'il lui avait communiquée pour qu'à son tour, sans le savoir, elle la donnât au roi. »

Le docteur Chereau même, dans *L'Union Médicale* de 1863 écrit que François I^{er} tomba « épuisé, miné, ulcéré brin à brin par la syphilis » ; il « mourut bel et bien de la vérole... ». Mais, pour soutenir cette opinion, il ne se base que sur des documents de seconde main.

Tout au contraire, dès 1856, le docteur Cullerier étudiant les documents qui nous ont servi dans la première partie de ce travail (du moins ceux qui avaient alors été publiés) et établissant la marche de la maladie, en arrive à conclure : « ...Il y a sans doute dans cette marche morbide quelque chose de très tentant à croire à la syphilis : symptôme primitif en 1539, puis infection constitutionnelle, cachexie et enfin mort en 1547. Rien ne manque comme on voit à l'évolution syphilitique : rien, si ce n'est la détermination du symptôme... J'avoue qu'il faut que les manifestations de la vérole aient bien changé depuis 1539 pour que je puisse voir dans un abcès du périnée une preuve de son existence... » Et Cullerier, après avoir fait remarquer que manquent tous les symptômes secondaires, et sans mettre en doute la spécificité, écrit : « Dans ce que les historiens ou les chroniqueurs nous ont conservé des symptômes qui ont précédé ou accompagné la mort du Roi, il n'y a absolument rien qui ressemble à des phénomènes de syphilis... On y verra une affection des voies urinaires avec abcès dans les environs du canal de l'urèthre, puis conservation probable d'une fistule urinaire laquelle est la cause de douleurs incessantes qui, alors comme de nos jours amènent le dégoût de la vie... » (23).

En 1873, le docteur Corlieu en vient à une opinion à peu près semblable. Pour lui, la fistule serait le reste d'une ancienne affection des voies urinaires, peut-être quelque « rétrécissement organique qui aurait déterminé un abcès à la région périnéale, d'où les

accès fébriles, intermittents d'abord, puis continus et, consécutivement l'intoxication urinaire avec son cortège obligé de symptômes cérébraux ». Et il refaisait des conclusions identiques dans une conférence au Cercle paroissial de Sainte-Marie-des-Batignolles, en juin 1924.

Cabanes lui aussi, jeta en 1905 un regard sur la question « François I^{er} » et à la fin d'un article assez peu ordonné, il en arrive presque à la conclusion de Cullerier, mais en se demandant en plus si l'affection n'aurait pas été de nature tuberculeuse se basant sur la dépêche de Jean de Saint-Mauris : « ...et il avait la partie du gosier enchancrée, le poumon déjà quelque peu entamé », dépêche qui concorde d'ailleurs avec le rapport de Jean Come Haltzachius que nous avons cité tout au long.

Enfin, tout récemment, en juin 1929, un historien, M. Gaston Dodu a repris la question et il a le mérite d'avoir le premier établi une différenciation dans les documents qui nous sont parvenus. Il se garde d'ailleurs bien d'émettre une opinion personnelle et conclut... sans conclure : « Si bien qu'en récapitulant, on trouve réunis plusieurs germes morbides (affection des voies urinaires, tuberculose, avarie) dont chacun pris à part n'avait nul besoin pour devenir déterminant du secours de l'autre. Pourquoi alors ne pas admettre que tous aient pu avoir leur part dans le dénouement ? En se contentant d'une conjoncture que la littérature médicale, dans son acharnement à prendre parti, n'a pas envisagé, on ne serait peut-être pas loin de la vérité.. »

Evidemment, c'est beaucoup plus sage que, comme l'avait fait Michelet, de peindre ainsi les derniers moments du Roi (50) : « Il meurt huit ans d'avance par une horrible maladie dont la médecine ne le sauve qu'en l'exterminant. Ses derniers portraits font frémir : leur bouffissure difforme témoigne de l'énergie des remèdes qui ne lui donnèrent ce répit qu'en bouleversant l'homme physique, éteignant l'homme moral... » Tableau bien plus d'un peintre que d'un historien.

Henri Lemonnier, dans l'*Histoire de France* de Lavis, ne nous donnait pas de précisions étiologiques. « A la fin de 1544, dit-il, et au début de 1545, on l'avait opéré d'une fistule au périnée, dont il avait déjà été atteint en -1540.. ».

Et pour terminer cette revue des opinions les plus marquantes touchant la fin de François I^{er}, nous citerons la dernière en date, celle du docteur Moinet (52) : « Le doute n'est plus possible : ce n'est pas à sa vérole qu'a succombé le joyeux roi François. Il a été emporté par une pleuro-péritonite tuberculeuse... La pleurésie de François I^{er} le faisait souffrir depuis assez longtemps... La péritonite l'emporta plus rapidement... »

CHAPITRE IV

Essai de diagnostic

De toutes les observations concordantes, relevées au Chapitre I, que devons-nous retenir ? Ceci :

François I^{er} a d'abord eu, en 1539, un abcès dans la région périnéale (pour rester dans l'indécision), abcès dont la fièvre de 1525, durant la captivité d'Espagne, n'était peut-être (34) qu'une première manifestation. Puis lentement, insidieusement d'abord, et depuis lors presque régulièrement cet abcès a continué à suinter tantôt spontanément, tantôt parce que l'on essayait de l'évacuer. Enfin en 1547 l'infection généralisée est venue se surajouter et une fièvre d'abord vespérale et intermittente n'allait plus jusqu'à sa mort quitter le souverain.

Quelle était la nature de cet abcès ? De par la description qui nous en est faite nous pouvons rapprocher cette maladie de François I^{er} :

- des periuretrites (soit un phlegmon urineux, soit un abcès urineux aigu ou chronique) ;
- des fistules urétrales ou vésicales.

C'est dans une de ces affections, je crois qu'il faut chercher la cause de la mort de François I^{er}.

Le phlegmon urineux diffus nous semble devoir être écarté : c'est en effet une affection dont les symptômes locaux (apparition d'une tuméfaction douloureuse au périnée qui diffuse rapidement, formation de phytènes qui s'ouvrent bientôt et qui laissent alors s'échapper de la sérosité verdâtre fétide et des gaz, alors que se forment des plaques de sphacèle) pourraient être pris pour ceux décrits par les auteurs en 1539. Mais les phénomènes généraux qui accompagnent cet accident primitif sont violents : le poulx est petit et mou, le malade vomit et souvent délire, tous phénomènes que les historiens ne nous rapportent pas pour la première atteinte du Roi en 1539 ; enfin et surtout, si aujourd'hui avec une intervention chirurgicale précoce, on sauve le malade, il est fort probable que la chirurgie urinaire primitive de la Renaissance devait en être bien incapable. Or François I^{er} vécut huit ans après la première atteinte de son mal.

Aussi semblerait-il plus logique de penser à un abcès urineux : François I^{er} aurait-il été un rétréci, c'est fort possible : un rétrécissement d'origine traumatique (une chute sur l'arçon de sa selle, par exemple celle que nous rapporte Louise de Savoie ou celle qu'indique en 1526 le *Journal d'un Bourgeois de Paris*) : c'est peu vraisemblable, François I^{er} n'avait que 7 ans dans le premier cas et, par ailleurs dans l'un comme dans l'autre, le rétrécissement serait apparu beaucoup plus tôt, et nous croyons que ce ne serait

pas faire un cadeau gratuit à ce Roi que de penser que puisqu'il aurait eu la syphilis il pouvait fort bien aussi avoir eu, comme plus tard, Henri IV (51), une blennorragie mal soignée et ce « mal en la part de secrète nature » dont parle Louise de Savoie n'aurait-il pas été un simple écoulement qui, trente-cinq ans plus tard, aurait manifesté son existence par un rétrécissement, compliqué d'abcès, ce qui pourrait concorder avec le temps d'évolution nécessaire.

Pour un abcès urinaire, le malade éprouve une sensation de lourdeur au périnée et l'on y voit se former une tuméfaction qui devient fluctuante puis se perforé et l'abcès se vide d'un pus verdâtre, fétide ; une fistule urétrale s'ensuit et les phénomènes généraux qui avaient été quelquefois intenses cessent dès que l'abcès a été évacué. Un tel abcès fistulisé peut se transformer en une périurétrite chronique : « Une fois constituée, la tumeur urinaire forme au périnée une masse ovoïde, dure et indolente. Si l'abcès évolue vers la peau, la tumeur fluctue et s'ouvre : il en résulte une fistule purulente ou uro-purulente qui peut se fermer. Mais d'autres trajets fistuleux s'établissent et finalement une grande partie des urines s'échappe à chaque miction par leurs orifices macérant les téguments des bourses et du périnée... » (Jeanbreaux.)

Est-ce que cette description ne ressemble pas par bien des points à celle que nous fait Saint-Mauris quand il dit que « l'apostume a cinq parties », que « les médecins ouvrirent la plaie de laquelle il sortit une grande infection dont il eut grand soulagement ». Et la description de cet apostume sur lequel on ap-

plique un cautère « jusqu'à ce que le dit apostume se rompit, mais où l'on espérait que ce serait en un lieu seulement ce a été en trois » ne concorde-t-elle pas assez exactement avec celle d'un abcès urinaire. Jusqu'à l'autopsie qui nous parle de l'altération du scrotum et des parties environnantes.

Quant à voir à la fistule qui subsistait — une origine traumatique, il n'y faut pas songer ; — une origine syphilitique consécutive à une gomme, il ne nous paraît pas que la gomme elle-même corresponde à la description de la première atteinte du malade royal en 1539 et nous nous en référons sur la question au spécialiste qu'était Cullerier. Cabanes et, avant lui, Cullerier éliminent aussi une ulcération du périnée ayant détruit la peau, les muscles, les aponévroses et ayant épargné les vaisseaux.

— Une fistule urétrale consécutive à un abcès de la prostate ne serait pas un diagnostic à écarter d'emblée mais ne nous semblerait pas correspondre à la répétition même de ces abcès qui frappèrent le Roi.

Pour nous en référer à l'opinion d'un syphiligraphe comme Cullerier, donc, il nous paraît que rien dans l'affection terminale de François I^{er} ne permet de voir une manifestation de la syphilis.

D'ailleurs, à cette époque, on traitait déjà efficacement la vérole avec vigueur (avec trop de vigueur peut-être) et tout au contraire la chirurgie proprement urinaire peu évoluée n'aurait peut-être pas permis de traiter « suivant la rigoureuse méthode » (48) le malade royal.

Pour l'opinion de Cabanes (fistule tuberculeuse) ce

n'est, je crois, qu'une adroite hypothèse, peut-être pas absolument gratuite quant à une vague tuberculose pulmonaire, mais très latente, dont aurait pu être atteint François I^{er} ; dans ces dernières branches des Valois, la tuberculose en effet couvait. Le père de François I^{er}, nous l'avons vu plus haut, à la suite d'un refroidissement fut emporté en un mois : broncho-pneumonie, pleurésie, on ne sait, affection pulmonaire en tout cas fort probable. Mais le fait qui frappe le plus, c'est la mort successive aux premiers pas de la vie de cinq sur sept des enfants de François I^{er} de maladies en plusieurs desquelles nous pourrions peut-être, en voulant faire parler les événements en faveur de cette opinion, voir des manifestations de la tuberculose :

Louise, née en 1515, est morte deux ans après.

Charlotte, née en 1516, meurt en 1524.

Madeleine meurt à dix-sept ans d'une fièvre éthique, fort probablement de tuberculose pulmonaire.

Le dauphin François qui meurt en 1536 âgé de dix-huit ans périt, pour certains, de pleuro-pneumonie, pour Littré il mourut tout simplement tuberculeux, ce qui n'empêcha pas les contemporains de voir en cette mort une intervention criminelle (procès de Montecuculli) (*).

Charles, duc d'Orléans (1522-45) mourut, alors qu'il avait, dirent certains chroniqueurs du temps, visité

(*) Cf. les vers de MAROT (47) :

« ...Quand par griève achoïson

« Un Ferrarois lui donna le poison. »

des pestiférés. Mais en réalité il est mort d'une affection aiguë fébrile des voies respiratoires après ingestion d'eau glacée : Corlieu y voit une pleurésie.

Des sept enfants que François I^{er} avait eus de Claude de France, seuls donc vécurent plus de vingt-trois ans Marguerite qui ne mourut qu'à cinquante-et-un an et Henri II qui fut tué accidentellement.

Quant aux deux rapports d'autopsie on y trouve évidemment la notion d'adhérences pulmonaires, mais il ne faut pas oublier que c'est avant tout un abcès périnéal accompagné de fièvre qu'eut François I^{er} et ce nous semble un peu bien aventureux que d'y voir une manifestation de la bacillose (abcès froid tuberculeux ? ?). D'ailleurs les atteintes pulmonaires citées à l'autopsie sont assez importantes et auraient certainement manifesté durant sa vie chez leur porteur leur existence. Que François I^{er} ait eu un fond tuberculeux peut-être, mais il ne nous paraît pas nécessaire d'unifier ses maladies et une très légère atteinte pulmonaire peut, nous semble-t-il, fort bien coexister avec un abcès urinaire suite d'un rétrécissement prostatique ou bien plutôt blennorragique.

Quand on hésite entre plusieurs diagnostics, il est bon de s'en tenir au plus simple, ce nous semble être ce dernier.

Si l'opinion de Cabanes n'est qu'une adroite hypothèse, que dire de celle du docteur Paul Moinet ? « François I^{er} est mort d'une pleuro-péritonite tuberculeuse. Cela résulte, on ne peut plus clairement et du procès-verbal d'autopsie et des renseignements cliniques que nous fournissent les fameuses dépêches

si mal lues. » Et de l'autopsie il conclut : « donc pleurésie droite, tuberculose pulmonaire et péritonite purulente ». C'est aller un peu vite en besogne et cette hypothèse ne repose *que* sur l'autopsie. Tout au contraire celle d'un abcès périnéal compliqué d'infection généralisée, de pyohémie, s'appuie sur les observations des contemporains et est *corroborée* par cette même autopsie. Car, comme le fait remarquer M. le Professeur Guiart (34), pourquoi vouloir voir dans ce poumon pourri, autre chose qu'une localisation secondaire de l'infection, une métastase : « pyohémie, partie d'un abcès infecté, métastases intestinale et pulmonaire ».

Un historien comme M. Gaston Dodu, nous l'avons vu, se tire adroitement de ce pas difficile, mais bien peu médicalement.

L'an mil cinq cens quarante sept,
François mourut à Rambouillet
De la vérole qu'il avait (*).

« François mourut de la vérole » : nous venons de voir que pour autant que l'on puisse établir un diag-

(*) Ce dicton populaire aurait très bien pu être inspiré par cette épitaphe de Clément Marot pour le frère Jehan l'Evesque :

Cy gist repose et dors céans
Le feu Evesque d'Orléans,
J'entens l'Evesque en son surnom
Et frère Jean en propre nom,
Qui mourut l'an cinq cens et vingt
De la verolle qui luy vint.

L'expression était assez commune d'ailleurs puisqu'elle fut reprise par Rabelais pour la mort du précepteur de Gargantua (56).

hostie près de quatre siècles après les événements décrits dans des observations qui ne sont rien moins que médicales, cette assertion peut être considérée comme totalement dénuée de fondement.

Quant « à la vérole qu'il avait », Paulin Paris a pu soutenir dans le but par trop évident de le rendre plus grand — comme si la maladie physique pouvait influencer notre jugement — que François I^{er} n'avait jamais eu la syphilis ; et j'avoue qu'il n'est pas un texte absolument formel qui le démente (sauf peut-être l'opinion qu'avaient les médecins que sa maladie finale « procédait du mal françois » : c'est donc qu'on avait eu connaissance à l'époque de l'accident primaire, porte d'entrée de l'infection). Car enfin, ce n'est pas parce que la cour — où les filles d'honneur de Louise de Savoie « eurent la beauté et non la vertu de celles de sa rivale » (Anne de Bretagne) —, était si parfaitement corrompue, ce n'est pas parce que « cette cour ne connut plus de plaisir que dans le dérèglement » (61) et que la galanterie était devenue une partie des belles manières que l'on peut en conclure que François I^{er} fut un avarié. Et pourtant, quand on considère qu'il y avait à peine un demi-siècle que la maladie s'était fait connaître par une invasion brusquée, quand on songe enfin à ce que Brantome — dont on peut évidemment discuter la valeur historique des « *Dames Galantes* » ou de « *La vie des hommes illustres* » nous répète plusieurs fois que le Roi « en prit la grande verolle qui lui advança ses jours », que la reine mourut de la maladie que lui avait communiqué le Roi, on peut admettre, je crois,

que dans ce siècle où comme le disait Rabelais « croyez que ceux qui n'ont eu la vérole en ce monde-ci l'ont eu l'autre » (57), François I^{er} fut atteint de la maladie d'autant qu'il paraît bien qu'il employa des remèdes pour s'en guérir : pendant un séjour à La Rochelle en effet il achète à des corsaires normands qui revenaient du Brésil, leur butin composé, entre autres, de bois de gaïac alors considéré comme une panacée universelle ; et dans deux lettres chiffrées écrites en décembre 1527 et en janvier 1528 à Charles-Quint, il est parlé de bois des Indes employé par le Roi de France contre une maladie honteuse qui lui était survenue.

Quand serait survenue l'avarie ? Ici la question reste entière. Serait-ce dans la jeunesse du Roi, lors de la maladie « en la part de secrète nature » dont parle Louise de Savoie en 1512. Rien n'autorise à le croire, quoique Brantome veuille qu'il ait contracté la syphilis très jeune et qu'il en ait infecté la reine Claude, car il ne faut pas oublier qu'il a eu de celle-ci, après 1512, sept enfants vivants et il nous semblerait vraisemblable de placer l'accident après la naissance de ces enfants vers 1527-28, d'autant plus que l'on arrive alors à la date où nous avons la preuve qu'il se soigne, date qui correspond aussi avec la venue auprès de lui à titre exceptionnel d'un médecin célèbre de Montpellier, J. Falco (*).

Prit-il son mal de la belle Ferronnière ? Nous

(*) Voir ci-dessus p. 36.

avons vu au précédent chapitre la formation de cette histoire dont pas un contemporain ne parle et qui, depuis Loys Guyon fut admise non seulement par des auteurs de théâtre comme d'Arvers qui en fit l'objet d'une de ses pièces, bien oubliée aujourd'hui, mais aussi par des historiens, comme Mézeray ou Gaillard, sérieux. Elle est bien fine la remarque de Cullerier qui se demande si cette légende de l'infection du Roi par la Belle Ferronnière ne fut pas une invention des dames de la cour, jalouses de voir que le Roi leur avait quelque temps préféré une bourgeoise. Le Docteur Moinet ne se demande-t-il pas : « Ne serait-ce pas plutôt François I^{er} qui aurait donné la vérole à la Ferronnière ?.. » Et si Mérimée pouvait dire « Je n'aime dans l'histoire que les anecdotes », celle de la Belle Ferronnière devait à coup sûr faire ses délices !

CONCLUSIONS

François I^{er} qui fut entouré de plusieurs médecins de cour de valeur, dont le plus connu est Martin Akakia, a eu dans sa vie des affections et des accidents nombreux et variés.

Il a très probablement eu la syphilis. Il n'en est certainement pas mort.

A lire les rapports de son autopsie, on pourrait croire qu'il est mort tuberculeux. S'il a eu la tuberculose, *et rien n'est moins sûr*, ce ne fut pas là fort probablement, la cause de sa mort, la description de ses dernières heures correspondant à la généralisation d'une infection ayant pour point de départ un abcès du périnée, lui même complication fort vraisemblable d'une blennorrhagie ancienne mal soignée.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,

Vu :

J. GUIART

LE DOYEN,

Jean LEPINE

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 15 Novembre 1930

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,

Joseph GHEUSI

BIBLIOGRAPHIE

- (1) ANQUETIL. — Histoire de France 1813.
- (2) D'ARGENS. — Mémoires historiques et secrets concernant les amours des rois de France.
- (3) DE LA BATUT. — François I^{er} (*Editions Montaigne*, 1929).
- (4) DU BELLAY (Martin). — Mémoires.
- (5) Bibliothèque des curieux, 1920.
- (6) BLAZE DE BURY. — Revue des Deux Mondes.
- (7) BRADI (Comtesse de). — Encyclopédie des gens du monde
- (8) BRANTOME. — Les dames galantes.
- (9) — — Les dames illustres.
- (10) — — Vie des Hommes illustres.
- (11) — — La vie des grands capitaines.
- (12) CABANES. — Le cabinet secret de l'Histoire, 1905 (1^{re} série).
- (13) — — Les morts mystérieuses de l'histoire (1^{re} série).
- (14) — — Chronique médicale, 1910.
- (15) CASTAN. — Mémoires de la Société d'émulation du Doubs.
- (16) — — La mort de François I^{er} (Besançon 1879).
- (17) CHAMPOLLION-FIGEAC. — Captivité de François I^{er}.
- (18) CHEREAU. — Les médecins de François I^{er} (*Union Médicale*, 1863, n^{os} 87 et 88).
- (19) COMENGE (L.). — Clinica egregia (Barcelone, 1895).
- (20) CORLIEU. — La mort des rois de France depuis François I^{er} (1873).
- (21) — — Le roi François I^{er} est-il mort de la syphilis (*France Médicale*, 1880).

- (22) Courrier Médical (Le), Paris, 1872.
- (23) CULLERIER. — Gazette hebdomadaire de Médecine, 1856.
- (24) Cronique du Roy François I^{er}.
- (25) DECHAMBRE. — Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.
- (26) — — Gazette hebdomadaire de Médecine, 1856.
- (27) DIDOT. — Nouvelle biographie.
- (28) DODU (G.). — Les amours et la mort de François I^{er} (*Revue historique*, juillet 1929).
- (29) DOUCET (R.). — La mort de François I^{er} (*Revue historique*, 1913).
- (30) DUBOIS. — Revue des cours littéraires, 1868-69.
- (31) FOURNIER (E.). — L'esprit dans l'Histoire.
- (32) GAILLARD. — Histoire de François I^{er}, 1769.
- (33) GENIN (F.). — Lettres de Marguerite d'Angoulême, 1858.
- (34) GUIART (J.). — Cours d'histoire de la médecine (Lyon 1930).
- (35) GUYON (Loys). — Les diverses leçons.
- (36) HAUREAU. — François I^{er} et sa cour.
- (37) Intermédiaire des chercheurs et des curieux.
- (38) Journal d'un Bourgeois de Paris.
- (39) Journal des Praticiens (2 février 1901).
- (40) LABEYRIE. — Etude Historique, 1873.
- (41) LACROIX (Paul). — Le xvi^e siècle, t. III.
- (42) LANDOUZY et LEGRAND. — Collection artistique de la Faculté de Médecine de Paris.
- (43) LA RONCIÈRE. — Histoire de la Marine française, t. III.
- (44) LAVISSE. — Histoire de France.
- (45) DE LESCURE. — Les amours de François I^{er} (1865)
- (46) LOUISE DE SAVOIE. — Mémoires.
- (47) MAROT (Clément). — Œuvres.
- (48) MEZERAY. — Histoire de France depuis Pharamond, 1643-51,

- (49) MICHAUD. — Biographie universelle.
 - (50) MICHELET. — Histoire de France.
 - (51) MINVIELLE. — La Médecine au temps d'Henri IV (*Thèse*
Paris, 1902).
 - (52) MOINET (P.). — Derniers soupirs du roi François I^{er}
(*Pro Medico*, 1930, n° 5).
 - (53) PAILLARD. — La mort de François I^{er} (*Revue historique*,
1^{res} années, V).
 - (54) PARIS (Paulin). — Etudes sur François I^{er} (1885).
 - (55) PATTE. — Gazette hebdomadaire de Médecine, 1856.
 - (56) RABELAIS. — Gargantua.
 - (57) — — — Pantagruel.
 - (58) RUBLE (DE). — Mariage de Jeanne d'Albret.
 - (59) SAINT-GELAIS. — Histoire de Louis XII.
 - (60) SAUVAL (DE). — Anecdotes de l'Histoire de France.
 - (61) SISMONDI. — Histoire des Français (1821), t. XVI et XVII.
 - (62) TAVANNES (Gaspard de Saux). — Mémoires.
 - (63) THOLOZAN. — Recherches historiques sur les Médecins
des Rois de France (*Gazette Médicale de Paris*,
1856).
 - (64) VARILLAS. — Histoire de François I^{er}, 1685.
 - (65) VIEILLEVILLE. — Mémoires.
 - (66) VOLTAIRE. — Essai sur les mœurs.
-

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	9
INTRODUCTION	11
CHAPITRE PREMIER. — Histoire pathologique de François I ^{er}	15
CHAPITRE II. — Les médecins de François I ^{er}	31
CHAPITRE III. — Quelques opinions	39
CHAPITRE IV. — Essai de Diagnostic	49
CONCLUSIONS.	59
BIBLIOGRAPHIE	61
